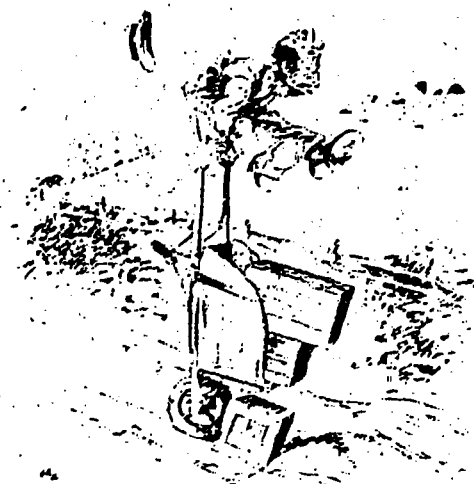
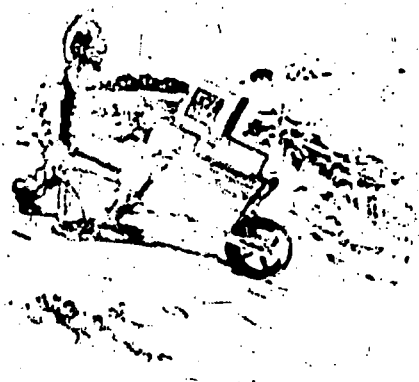


Si vous êtes atteint de Rhume, Grippe ou Bronchite

Prenez le SIROP de PIN

Produits Français couronnés par l'Académie de Paris.

UN DENOUEMENT ENLEVANT



I — Par une belle côte, ça ne fera pas descendre.

II — W... que... pour étrétoir.

III — II — III

... par une belle côte et prêt à porter secours au malade s'il en avait besoin. A dix heures, il s'en fut comme d'habitude; mais, au premier coup de minuit, il s'éleva. Aussitôt on le vit se soulever sur son lit et regarder la porte de son regard fixe et ardent; et instant après, il cassa son fusil d'un seul coup ruisseau; et plusieurs se dressèrent sur ses pieds, un sourire passa sur ses lèvres; puis, saisissant son épée, il la tira hors du fourreau, bondit hors de son lit, et deux fois comme s'il eût voulu y regarder quelqu'un avec la pointe de sa lame, et, jetant un cri, il tomba évanoui sur le parquet.

L'ami qui était en sentinelle accourut et porta Mirelli sur son lit; celui-ci serrait si fortement la garde de son épée, qu'on ne put la lui arracher de la main.

Le lendemain, il fit venir le supérieur de Saint-Antimo et lui demanda, pour le cas où il mourrait des suites de sa blessure, à être enterré dans le cloître du couvent, réclamant la même faveur, en supposant qu'il en échappât cette fois, pour l'époque où sa mort arriverait, quelle que fût cette époque et en quelque lieu qu'il expirât. Puis il raconta à ses amis qu'il avait résolu, la veille, de se débarrasser du fantôme en luttant corps à corps, mais que, ayant été vaincu, il lui avait promis enfin de se faire enterrer dans son couvent; promesse qu'il n'avait pas voulu lui accorder jusque là, tant il lui répugnait de paraître céder à une crainte, même religieuse et surnaturelle.

A partir de ce moment, la vie de Mirelli était complétement changée.

Nous avons raconté en détail cette anecdote, parce que de pareilles légendes, surtout parmi les contemporains, sont rares en Italie, le pays le plus dévoué à la terre; et ce n'est point que nous a paru développer dans un seul homme trois caractères bien différents, le courage patriotique, qui consiste à risquer froidement sa vie pour la cause de la patrie; le courage physique, qui consiste à supporter tranquillement la douleur; et enfin le courage moral, qui consiste à réagir contre l'invisible et à lutter contre l'inconnu. Bayard eût certainement eu les deux premiers; mais il est douteux qu'il eût eu le troisième.

IV TOLEDO.

Toledo est la rue de tout le monde. C'est la rue des restaurants, des cafés, des boutiques; c'est l'artère qui alimente et traverse tous les quartiers de la ville; c'est le fleuve où vont se dégorger tous les torrents de la foule. L'aristocratie y passe en voiture, la bourgeoisie y vend ses étoffes; le peuple y fait sa sieste. Pour le noble, c'est une promenade; pour le marchand, un bazar; pour le lazaronne, un domicile.

Toledo est le premier pas fait par Naples vers la civilisation moderne, telle que l'entendent nos progressistes; c'est le lien qui réunit la cité poétique à la ville industrielle; c'est un terrain neutre où l'on peut suivre d'un oeil curieux

les traces de l'ancien mode qui survient au hasard, au hasard d'un mode qui arrive. A côté de la classique ostéon aux vieux rideaux tachés par les mouches, un galant pâtisseries française étale sa femme, ses fruits, ses et ses babas. En face d'un respectable fabricant d'antiquités à l'usage de MM. les A. mais se payant un marchand d'allumettes chimiques. Au-dessus d'un bureau de loterie s'élève un brillant salon de coiffure; enfin, pour terminer trait caractéristique de la fusion, qui s'opère, la rue de Toledo est pavée en lave comme Herculanum et Pompei, et éclairée au gaz comme Londres et Paris.

Tout est à voir dans la rue de Toledo; mais comme il est impossible de tout écrire, il faut se borner à trois palais qui sont ce qu'elle offre de plus saillant et de plus remarquable; le palais du roi à une extrémité, le palais de la Ville à l'autre extrémité, et, au milieu, le palais de Barbaia.

Quant au palais du roi de Naples, l'occasion se présentera de nous en occuper. Passons à la Ville. La Ville se compose: 1° d'un carrosse à douze places peint et doré dans le plus beau style espagnol du XVIIe siècle; 2° de douze magistrats, élus moitié parmi les nobles, moitié parmi les bourgeois napolitains, portant fièrement la cape et l'épée, chaussés de petits souliers à boucles, et coiffés d'énormes perruques à la Louis XIV; 3° de six chevaux harachés, empennés, caparaonnés avec la plus grande magnificence. Voici maintenant les fonctions respectives de tout le personnel de la Ville: le carrosse est tenu de sortir

deux fois par an de sa remise, les douze magistrats sont chargés de s'asseoir dans le carrosse, et les six chevaux sont obligés de traîner le tout d'un bout à l'autre de Toledo, le plus lentement possible. Tout le monde s'épouante à merveille de ses devoirs. Reste donc à expliquer à mes lecteurs ce que c'est ou plutôt ce que c'était que Barbaia; car, hélas! au moment où j'écris ces lignes, ce grand homme a disparu, cette grande gloire s'est évanouie, ce grand astre s'est éteint!

Domenico Barbaia était le véritable type de l'impresario italien. En France, nous connaissons le directeur, le régisseur, le commissaire du roi, le caissier, les contrôleurs; nous ne connaissons pas l'impresario. L'impresario est tout cela à la fois, mais il est davantage encore. Nos théâtres sont régis constitutionnellement, nos directeurs règnent et ne gouvernent pas, suivant la célèbre maxime parlementaire. L'impresario italien est un despote, un czar, un sultan, régnant par le droit divin dans son théâtre, n'ayant, comme les rois les plus légitimes, d'autres règles que sa propre volonté, et ne devant compte de son administration qu'à Dieu et à sa conscience.

Il est à la fois pour les artistes un exploitateur habile et un père indulgent, un maître absolu et un ami fidèle, un guide éclairé et un juge incorruptible.

C'est un homme faisant la traite des bancs pour son compte et en disposant à son gré, sans reconnaître à qui que ce soit au monde le droit de visite sur ses planches, couvrant sa marchandise de son pavillon, et défendant les droits de son pavillon avec une intrépidité tout américaine.

(A suivre.)